

LES CAHIERS DE TAIZÉ

24

frère John

Une foi
à toute épreuve

En ces mois proclamés par le pape Benoît XVI comme « année de la foi » pour marquer le cinquantième anniversaire du Concile Vatican II, il est particulièrement approprié d'approfondir notre compréhension de cette notion si centrale de la vie chrétienne.

Comme beaucoup de termes-clés de la théologie, le mot « foi » s'emploie de différentes façons. Tout d'abord, on fait habituellement la distinction entre notre foi en tant que les réalités auxquelles nous croyons (*fides quae creditur*) et la foi en tant que l'acte de croire (*fides qua creditur*). Les Réformateurs du xvi^e siècle ont accordé à cet acte une place centrale : « La foi est une œuvre de Dieu en nous qui nous transforme et nous régénère par la force de Dieu (Jean 1, 13), qui tue le vieil Adam, fait de nous des hommes dont le cœur et toutes les facultés sont totalement changés par la force du Saint-Esprit » (Martin Luther, *Préface de l'Épître aux Romains*). De même, la théologie catholique classique affirme que la foi, l'espérance et la charité sont des *virtus théologiques*, autrement dit des dons de Dieu « qui adaptent les facultés de l'homme à la participation de la nature divine. [...] Elles disposent les chrétiens à vivre en relation avec la Sainte Trinité. Elles ont Dieu Un et Trine pour origine, pour motif et pour objet. » (*Catéchisme de l'Église Catholique*, § 1812).

Or, en ce qui concerne l'amour, cela peut se comprendre. Le cœur du message chrétien est la bonne nouvelle que « Dieu nous a aimé le premier » (voir 1 Jean 4, 10). Lorsque nous étions enfermés en nous-mêmes, incapables d'un amour véritable, Dieu a fait le premier pas, il a montré son amour en nous offrant une issue à notre impasse (voir Romains 5, 8). Les chrétiens

voient cette activité divine notamment dans l'histoire du peuple d'Israël et, en définitive, dans la vie, la mort et la résurrection de son Fils bien-aimé, auxquelles nous avons part par le don de l'Esprit Saint. Quand nous accueillons l'amour de Dieu pour nous, nous sommes transformés en des êtres capables, à notre tour, d'un amour désintéressé envers nos semblables. Cet amour, d'origine divine, nous permet d'aimer à l'instar de Dieu ou, mieux, de permettre à Dieu d'aimer par nous.

Quant à la foi, les choses ne sont pas si évidentes. La foi est vue en général comme une attitude de confiance en Dieu, par laquelle nous acceptons comme vrai ce que Dieu a révélé. Cela peut expliquer pourquoi Dieu est l'objet de notre foi, mais cela ne nous aide pas à saisir comment et pourquoi Dieu est à l'origine de notre foi. Dieu a-t-il la foi, de la même manière que Dieu a l'amour ? Sinon, comment pouvons-nous dire que la foi est « une œuvre de Dieu », qu'elle nous fait partager la nature divine, devenir dans un certain sens comme Dieu ? Et si nous affirmons en théorie que la foi est un don ou une œuvre de Dieu, en pratique elle est presque toujours considérée comme une attitude ou une activité humaines (« il faut croire »). Le lien entre la foi en tant que don reçu et en tant que comportement humain n'est pas en général très explicite.

Selon toute vraisemblance, la racine de la difficulté se trouve dans les catégories conceptuelles que nous employons pour rendre compte du message chrétien et biblique. En tant qu'êtres humains, nous sommes obligés de faire usage de ces catégories mais, appliquées au monde du divin, elles ne sont jamais adéquates. Si tel ou tel concept peut illuminer certains aspects de la Révélation,

elle peut aussi en obscurcir d'autres, en nous empêchant d'apercevoir les liens entre les différentes dimensions du message.

En plus, il y a le problème de la traduction. Le passage de l'hébreu au grec a déjà créé des difficultés, aggravées ensuite par le passage du grec au latin et puis à nos langues modernes. Prenons l'exemple de l'amour. En hébreu, il n'y a pas d'équivalent exact du vocable grec *agapè*, utilisé par les premiers chrétiens pour exprimer le cœur de leur message. Et dans notre monde contemporain, le mot « amour » possède des connotations qui nous éloignent de la notion d'*agapè* dans le Nouveau Testament, tandis que l'ancienne traduction, « charité » (du latin *caritas*) a perdu sa riche signification et en est venue à signifier simplement l'aide donnée aux pauvres.

En fait, ce problème linguistique n'est pas insurmontable. Du moment que nous en prenons conscience, il peut même tourner à notre avantage. Dès que nous reconnaissons que nos mots humains ne sont pas absolus, qu'ils ne sont pas des traductions parfaitement adéquates d'un mystère surnaturel, nous sommes libres d'essayer de saisir, de plus en plus clairement, la réalité sous-jacente qui s'efforce de s'exprimer dans et à travers les mots. Dans cette tentative, la diversité du vocabulaire biblique peut nous aider. Pour parler de l'amour chrétien, par exemple, il est significatif que les disciples de Jésus, parmi tous les termes grecs à leur disposition, en aient choisi un qui n'était pas particulièrement important dans le monde païen. Son indétermination lui a permis d'acquérir des connotations nouvelles, à partir de la vie de Jésus et d'une réflexion sur le sens de sa vie et de son

message. Par conséquent, pour mieux comprendre la signification de *l'agapè*, il importe de commencer par la vie et l'enseignement du Christ plutôt que par l'emploi du mot en grec classique. En plus, comme le message de Jésus a été greffé sur la Révélation donnée au peuple d'Israël et codifiée dans les Écritures hébraïques, notre « Ancien Testament », le sens de *l'agapè* peut s'enrichir à partir de notions telles que *hesed* (« bonté »), *hen* (« faveur, bienveillance ») et *rachamim* (« miséricorde, tendresse »). Une investigation de l'utilisation de ces concepts dans la Bible aide à concrétiser la notion générique et un peu abstraite d'amour.

En ces pages, nous emprunterons cette méthode pour clarifier la notion de foi, en grec *pistis*. Nous regarderons l'emploi de ce vocable et des mots apparentés dans le Nouveau Testament, pour découvrir comment ils s'enracinent dans la vision hébraïque de Dieu. Cela nous permettra de mieux comprendre comment la *pistis* est à l'œuvre dans la vie de Jésus et comment Dieu nous la communique par le Christ.

Dieu est *pistos*

Nous ne partons pas du substantif *pistis* ou du verbe *pisteuô* mais de l'adjectif correspondant, *pistos*. Dans les paraboles de Jésus, cet adjectif est souvent appliqué à de bons serviteurs (Matthieu 24,45 ; 25,21.23 ; Luc 12,2 ; 16,10) et, dans les lettres du Nouveau Testament, on l'emploie par extension pour des ministres chrétiens (Éphésiens 1,1 ; 6,21 [Tychique] ; Colossiens 1,7

[Epaphras] ; 1 Pierre 5,12 [Silvain]). Il qualifie quelqu'un de fiable, digne de confiance : on peut compter sur une telle personne pour réaliser les désirs de son maître. Mais cela peut nous étonner d'apprendre que, pour les auteurs inspirés, c'est avant tout Dieu qui est *pistos*.

C'est [Dieu] qui vous affermira jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au Jour de notre Seigneur Jésus Christ. Il est *pistos*, le Dieu qui vous a appelés à la communion avec son fils Jésus Christ, notre Seigneur. (1 Corinthiens 1,8 s)

Dieu est *pistos*, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. (1 Corinthiens 10,13)

Aussi vrai que Dieu est *pistos*, notre parole pour vous n'est pas Oui et Non. (2 Corinthiens 1,18)

Que votre esprit, votre âme et votre corps soient parfaitement gardés pour être irréprochables lors de la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Celui qui vous appelle est *pistos* : c'est lui encore qui agira. (1 Thessaloniens 5,23 s)

Le Seigneur est *pistos* : il vous affermira et vous gardera du Mauvais. (2 Thessaloniens 3,3 ; voir aussi 1 Jean 1,9 ; 1 Pierre 4,19)

L'être le plus fiable qui soit n'est pas une créature mais le Créateur, la Source de tout ce qui existe, « chez lequel il n'existe aucun changement, ni l'ombre d'une variation » (Jacques 1,17). Ici nous sommes au cœur même de la conception biblique de Dieu. En fait, l'équivalent en hébreu de la notion de *pistis* est la racine sémitique *aman*, qui est

à la base de deux substantifs, *emunah*, souvent traduit par « fidélité » ou « foi », et *emet*, rendu par « fidélité » ou « vérité », ainsi que l'exclamation *Amen!* (« Ainsi est-il ! ») Derrière tous ces vocables se trouve la notion d'une réalité qui est ferme, solide, stable, invariable en son essence, et sur laquelle on peut donc compter sans réserve. Si la notion grecque de vérité, qui a tant influencé la civilisation occidentale, souligne la dimension rationnelle, la relation entre l'intelligence et l'objet (*adequatio intellectus et rei*), pour les Sémites, par contre, quelque chose est vrai si elle est ce qu'elle prétend être, si elle ne vacille pas mais est pleinement stable et fiable. Le contraire de la vérité, pour cette façon de voir, se trouve davantage dans l'hypocrisie et le mensonge que dans l'erreur. On pourrait utiliser aussi ici l'adjectif « authentique », une chose qui est vraiment ce qu'elle est. Or, ceci est avant tout une caractéristique du Dieu vivant, récapitulée dans l'image du Roc :

Le Seigneur est mon roc,
ma forteresse et mon libérateur
Il est mon Dieu, le rocher où je me réfugie,
mon bouclier, l'arme de ma victoire, ma citadelle. [...]
Qui donc est le Roc hormis notre Dieu ?
Ce Dieu me ceint de vigueur,
Il rend mon chemin parfait.
(Psaume 18, 3.32 s ; voir aussi Psaume 62 ; 71, 1-7)

Dans les Écritures, c'est cela qui distingue Dieu de ce qui n'est pas Dieu, et surtout des humains :

L'homme ! ses jours sont comme l'herbe ;
il fleurit comme la fleur des champs :
que le vent passe, elle n'est plus,
et la place où elle était l'a oubliée.
Mais l'amour [*hesed*] du Seigneur,
depuis toujours et pour toujours

est sur ceux qui le craignent...
(Psaume 103, 15-17 ; voir aussi Isaïe 40, 6-8)

Bref, « L'*emunah* [du Seigneur] dure d'âge en âge »
(Psaume 119, 90 ; voir aussi 90, 1 s).

Ces traits de solidité et d'authenticité conduisent à la notion de fidélité. Il faut remarquer ici que le Dieu de la Bible est fidèle avant tout par rapport à lui-même : parce que Dieu est pleinement lui-même, et toujours vrai, c'est-à-dire toujours fidèle à ce qu'il est, il agit inévitablement de la même manière dans toutes ses relations extérieures. *Pistis/emunah*, en tant que fidélité ou fiabilité, est ainsi un trait fondamental de l'identité de Dieu – à la différence des êtres humains, qui ne se possèdent pas pleinement et sont ainsi à la merci d'influences extérieures, Dieu est simplement Celui qui (il) est (voir Exode 3, 14 '*ehyeh asher 'ehyeh*), pur Acte d'être, Source unique de tous ses actes et de ses choix :

Si nous sommes *apistoi* [infidèles, vacillants]
lui demeure *pistos*,
car il ne peut se renier lui-même.
(2 Timothée 2, 13)

Dans les Écritures hébraïques, le Dieu de l'Alliance est défini par le binôme *hesed w'emet* (Exode 34, 6 ; Psaume 86, 15 ; 103, 8 etc.). *Hesed*, souvent traduit par amour ou bonté, décrit une aptitude à sortir de soi pour entrer en relation. *Emet*, vérité ou fidélité, exprime le fait que les relations de Dieu sont faites pour durer, parce que Dieu se possède et se donne toujours pleinement.

Cet examen de l'arrière-fond biblique du vocabulaire de la foi conduit à une première conclusion, peut-être inattendue, de grande envergure. Il ne s'agit pas, en

premier lieu, d'une attitude ou possibilité humaines, mais de quelque chose qui appartient, de par sa nature, à Dieu seul. En rigueur de termes, ce n'est pas nous qui « avons la foi ». La *pistis* est donc un don de Dieu, certes, mais elle est beaucoup plus : une caractéristique de son être et de son identité. Seule l'Origine inaltérable de toutes choses possède la solidité et l'authenticité qui la rendent pleinement fiable et digne de confiance.

Découvrir le trésor

Mais où se trouve, en tout cela, cette réalité que les chrétiens appellent habituellement « la foi » ? Dans la plupart de ses emplois dans le Nouveau Testament, le terme se réfère à l'acte de croire ou de faire confiance. En un mot, cette signification la plus commune de la *pistis* dans la théologie chrétienne est le corollaire des significations premières de solidité et de fiabilité. Lorsque nous découvrons une réalité qui est *pistos* dans le sens expliqué ci-dessus, nous sommes conduits, presque sans réfléchir, à nous y fier. Déjà au plan matériel, nous cherchons un terrain solide sur lequel prendre pied ; nous nous installons sur une chaise confortable et bien construite. Ce qui est plus important encore, quand nous rencontrons une personne qui est digne de foi, nous avons spontanément tendance à nous confier à elle. Peu à peu, la peur d'être déçu ou trahi disparaît et nous devenons moins réticents, plus confiants. La relation avec une telle personne ou une telle réalité fait tomber nos gardes et nous permet de nous détendre.

Ici se trouve un parallèle peu remarqué entre la foi et l'amour. Quand quelqu'un nous aime vraiment, en nous acceptant tel que nous sommes, nous sommes conduits instinctivement à ouvrir notre cœur à cet amour et nous devenons capables d'aimer cette personne en retour. En un mot, l'amour engendre l'amour. Dans le domaine de l'Évangile, l'amour sans conditions de Dieu, qui nous vient par Jésus Christ, transforme le plus intime de notre personne et nous transforme en des êtres capables d'aimer Dieu et, par conséquent, d'aimer tous ceux que Dieu met sur notre chemin. De façon analogue, rencontrer quelqu'un qui est authentique, digne de confiance et fidèle éveille en nous le désir de faire confiance, de croire en cette personne : la foi, comprise comme l'acte de mettre sa confiance en un être sur lequel on peut compter, équivaut donc à se laisser aimer par quelqu'un qui nous aime réellement. Pour que le parallèle soit complet, l'acte de faire confiance devrait nous transformer ensuite en des êtres qui sont dignes de confiance à notre tour.

La *pistis* en tant que l'acte de faire confiance, de croire, tire ainsi ses énergies d'une manifestation préalable de *pistis* en tant que stabilité et fiabilité. Nous sommes « naturellement » attirés par quelque chose ou quelqu'un qui nous offre un lieu où reposer notre cœur. Quand nous nous figurons la foi en tant que don divin comme une sorte de capacité ou de pouvoir infus, nous sommes inévitablement confrontés à des questions sans réponse : D'où vient ce don ? Pourquoi les uns l'ont-ils reçu et les autres, apparemment pas ? Pour comprendre la foi comme un don divin, il faut plutôt partir de l'automanifestation de Dieu à travers des événements et des personnes dans

ce monde, qui ont, de par leur nature, une puissance d'attraction et offrent un abri sûr.

Cela signifie-t-il que la foi est automatique ? N'est-il pas évident que nous pouvons nous tromper sur l'objet de notre foi, mettant notre confiance en des personnes ou des choses qui ne sont pas en fait dignes de confiance ? Certes, mais la perversion possible de l'acte de croire n'invalide pas le processus en tant que tel ; elle met seulement en évidence le fait que les dons divins sont confiés à des êtres humains faillibles. De la même manière que nous pouvons imaginer, à tort, que quelqu'un nous aime quand cet individu cherche seulement à nous séduire, nous pouvons également mettre notre confiance dans des réalités qui sont en fin de compte décevantes. Dans le langage d'une des paraboles de Jésus (voir Matthieu 7, 24-27), nous pouvons construire notre maison sur le sable plutôt que sur le roc. Mais, tôt ou tard, nous dit Jésus, la vérité de la situation sera mise à jour et la foi et l'amour véritables finiront par prévaloir.

Une autre parabole de Jésus change d'image pour illustrer le lien entre la manifestation d'une réalité désirable et la réponse humaine :

Le royaume des cieux est comparable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme a découvert : il le cache à nouveau et, dans sa joie, il s'en va, met en vente tout ce qu'il a, et il achète ce champ. (Matthieu 13, 44)

Cette parabole décrit la découverte d'une chose d'une telle valeur qu'elle provoque un changement dramatique dans le comportement de celui qui la découvre. Son existence se divise entre un « avant » et un « après ».

Tout devient secondaire par rapport à la nouvelle réalité découverte. L'homme ne va pas vendre ses biens par devoir ou par sentiment de culpabilité : son attention se fixe uniquement sur le trésor. La joie qu'il ressent est l'« écho » intérieur de ce trésor, qui gagne tout son être.

De la même manière, la découverte de quelque chose de *pistos* conduit à avoir de la *pistis* dans cette réalité : nous nous fions à quelque chose de fiable, nous mettons notre confiance en ce qui est digne de confiance. Remarquons qu'ici aussi nous pouvons nous tromper. Ce que nous prenons pour un trésor n'est peut-être pas *pistos*, c'est-à-dire authentique ; plutôt que de l'or pur, cela pourrait être quelque chose qui brille mais qui est sans valeur. De même, quelqu'un peut être si aveuglé qu'il voit comme un trésor ce qui n'est qu'un bibelot sans valeur. Toutefois, la possibilité de se fourvoyer ou d'errer ne change pas la structure fondamentale de la foi. La *pistis* en tant qu'acte de croire est avant tout une réponse à ce qui est digne de foi. La perle de grand prix, une fois découverte, inspire en nous le désir de la posséder*.

Ce qu'on décrit ici est en fait la logique du kérygme, de l'annonce fondamentale de la foi chrétienne. On

* Les paraboles du trésor et de la perle décrivent la structure essentielle de la foi en tant qu'irruption du divin dans une existence humaine. Elles ne sont pas pour autant des descriptions exhaustives et empiriques du parcours de la foi. Tout le monde ne se souvient pas d'un événement spécifique qui correspondrait à l'acte de « trouver le trésor ». Nombre de croyants, élevés dans un milieu chrétien, ont assimilé par étapes le don reçu dans le baptême. D'autres, tels les disciples d'Emmaüs (Luc 24), n'ont réalisé la portée véritable de leurs découvertes que par un regard rétrospectif. D'autres encore ont eu des expériences successives de conversion. Le cheminement de la foi conduit inévitablement vers une compréhension et une intégration plus grande du message évangélique, vers une relation (plus) personnelle avec le Christ qui réoriente toute l'existence. Mais cette transformation n'est pas forcément l'œuvre d'un seul moment, le plus souvent ce n'est pas le cas.

l'entend dans les premières paroles attribuées à Jésus dans l'Évangile de Marc, qui sont comme une récapitulation de son message :

Jésus vint en Galilée. Il proclamait l'Évangile de Dieu et disait : « Le temps est accompli, et le règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile. » (Marc 1, 14s)

Jésus commence en proclamant une « bonne nouvelle » : Dieu vient dans le monde d'une façon neuve, sans précédent. S'en rendre compte et le prendre au sérieux conduit à une *metanoia*, un revirement radical de sa manière de penser et d'agir. Face à toutes les tentations de se détourner, Jésus certes pousse ses auditeurs à « croire » – les Évangiles sont remplis de cet appel à avoir la foi – il demeure néanmoins vrai que, si elle fait appel à l'intelligence et à la volonté humaines, la foi n'est pas quelque chose qui a son origine à l'intérieur de la personne. Elle ne peut être que réponse à une « bonne nouvelle », à la découverte d'un trésor qui finit par bouleverser la vie entière d'un individu.

Mon roc, ma forteresse, mon libérateur

La foi commence donc par la découverte que Dieu est le Roc, la Réalité absolue et unique qui demeure quand tout disparaît. Le peuple d'Israël n'a pas acquis cette conviction en un jour mais au cours d'un pèlerinage multiséculaire, essentiellement et paradoxalement par l'expérience de

sa propre infidélité. Si, d'innombrables fois, les Israélites ont abandonné le chemin ou oublié la signification de leur identité comme peuple, un nouveau commencement, venant d'au-delà de leur horizon, leur était toujours offert. La fidélité de Dieu à leur égard s'exprimait le plus souvent par le pardon. Ils ont ainsi appris, à leurs dépens, à mettre leur confiance dans « le Dieu de toujours [qui] ne faiblit pas et ne se fatigue pas, dont l'intelligence est insondable » (Isaïe 40, 28). Toute leur existence en tant que peuple était donc suspendue sur une Réalité invisible, jamais à leur disposition. Faire confiance à cette Réalité, c'est donc, dans l'assurance d'une justification finale, dépasser les apparences d'un monde où les hommes sans scrupules semblent prospérer :

Ne t'enflamme pas contre les méchants,
ne fais pas de zèle contre les criminels,
car ils se faneront aussi vite que l'herbe,
et comme la verdure, ils se flétriront.
Compte sur le Seigneur et agis bien
pour demeurer dans le pays et paître en sécurité.
Grâce au Seigneur, les pas de l'homme sont assurés,
et son chemin lui plaît.
S'il trébuche, il ne tombe pas,
car le Seigneur le tient par la main.
(Psaume 37, 1-3.23 s)

S'appuyer sur la stabilité de Dieu permet de partager cette stabilité, de rester inébranlables et fermes au milieu des aléas et des épreuves de l'existence (voir Psaume 112, 6-8 ; 40, 3 ; Isaïe 50, 7).

Or il est difficile, voire presque impossible, pour les humains de se fier à un soutien qui est invisible et

intangibles. Comme les autres peuples, Israël avait besoin de points d'appui dans ce monde-ci, sur lesquels fonder sa confiance dans le Dieu invisible. Le prophète Isaïe en particulier était conscient de ce besoin. Pour lui, la ville de Jérusalem, son Temple et la dynastie royale davidique étaient des signes de la fidélité de Dieu à sa promesse d'être avec son peuple pour toujours :

Ainsi parle le Seigneur Dieu :
Voici que je pose dans Sion une pierre à toute épreuve,
une pierre angulaire, précieuse,
établie pour servir de fondation.
Celui qui s'y appuie ne sera pas pris de court.
(Isaïe 28, 16)

Mais le jour viendra où Jérusalem avec son Temple sera détruite et le roi, envoyé en exil. La communauté des croyants a fini par survivre à cette crise sans précédent pour sa foi en enracinant celle-ci dans la Torah, la Parole révélée de Dieu, et dans des pratiques comme la circoncision et l'observance du sabbat, qui en plus avaient l'avantage de n'être pas liées à un endroit particulier. Une autre partie du peuple de Dieu, par contre, a trouvé un chemin différent. Dans le prédicateur itinérant apparu en Galilée, il y a deux mille ans, et mis à mort à Jérusalem après un court ministère, Jésus de Nazareth, ses disciples n'ont pas vu seulement un homme inspiré de Dieu mais la Présence même de Dieu au cœur de l'histoire humaine. Si Jésus est en vérité l'incarnation du Dieu invisible, toute la dialectique de la *pistis* que nous sommes en train d'examiner devrait se récapituler en lui.

Le Témoin véritable

Nous avons constaté que la *pistis* biblique a deux côtés : premièrement, elle s'applique à la solidité qui appartient d'abord à Dieu et, deuxièmement, à l'acte de chercher et de trouver un soutien dans cette solidité. Elle est en même temps le roc inébranlable et l'acte de construire sa maison sur ce roc ; elle est fidélité et foi. Il n'est pas surprenant que Jésus, homme authentique ainsi qu'être véritablement divin, nous montre ces deux dimensions de façon exemplaire.

Commençons par la deuxième dimension. Malgré l'affirmation néotestamentaire que Jésus est « celui qui inaugure la *pistis* et la porte à son achèvement » (Hébreux 12, 2), les théologiens ont traditionnellement hésité à affirmer que Jésus avait la foi, parce qu'ils la considéraient comme une forme de connaissance moins sûre que l'entendement ou la vision. De notre point de vue, cependant, le contraire est vrai. Jésus est l'archétype de la confiance véritable parce que toute son existence n'a pas sa source en lui-même mais dans une relation avec celui qu'il appelle Abba. Sa foi est en fait plus grande que celle des autres humains : tandis qu'en nous la confiance existe inévitablement à côté d'une incapacité ou d'un refus de faire confiance (voir Marc 9, 24) – une partie de nous-mêmes affirme obstinément que nous savons mieux que Dieu ce qui est bon pour nous – Jésus pour sa part ne connaît pas de telles hésitations. La seule raison d'être de son existence est de découvrir sans cesse ce que veut son Père et de le mettre en pratique.

C'est l'Évangile de Jean qui exprime cette vérité le plus

succinctement. Celle-ci est récapitulée dans les deux titres de prédilection donnés par Jésus à Dieu : « Celui qui m'a envoyé » et « le Père ». L'identité de Jésus se résume dans le fait d'être l'Envoyé de Dieu, son Fils. Il ne peut rien faire de lui-même (Jean 5, 19.30), mais cherche uniquement la volonté de Celui qui l'a envoyé (5, 30 ; 6, 38), il entend faire les œuvres de Celui-ci (10, 37 s). Cela est l'aliment qui le fait vivre et agir (4, 34). Il n'est pas venu de lui-même, en son propre nom, mais au Nom de Celui qui est vrai (7, 28 ; 5, 43) et, par conséquent, ses paroles ne sont pas les siennes mais viennent du Père qui est vrai (7, 16 ; 8, 26.38 ; 12, 49 s ; 14, 24). En lui le Père accomplit ses propres œuvres (14, 10).

Et ce second aspect de la *pistis*, le fait de s'enraciner dans la Source de toute vie et de s'y fier totalement, conduit directement au premier. C'est parce que Jésus ne fait rien de lui-même que son existence participe à la fiabilité et à la solidité de Celui qui l'a envoyé. Le Père lui a confié toutes choses (Matthieu 11, 27 ; Jean 3, 35 ; 16, 15). Il reçoit de la Source son être (Jean 8, 42 ; 10, 36), la vie (5, 26 ; 6, 57), l'autorité de juger (5, 22.27), la gloire (8, 54 ; 13, 31 s ; 5, 41.44). Aussi peut-il dire : « Qui m'a vu a vu le Père » (14, 9).

Cette identité de Jésus trouve sa meilleure expression dans un titre qu'il reçoit au début de l'Apocalypse de saint Jean (1, 5). Jésus est *ho martus ho pistos*, le témoin authentique et fidèle du Dieu invisible. Il est la transparence pure, qui n'arrête pas les regards sur lui-même mais renvoie immédiatement au Père avec lequel il est un (voir Jean 10, 30 ; 14, 10 s). En même temps, cette limpidité le rend pleinement fiable, digne de confiance : en

lui, le rayonnement de l'Amour divin brille sans le mélange d'égoïsme humain qui pourrait nous égarer.

La confiance de Jésus dans le Père a une conséquence supplémentaire : il ne voit pas le monde et ses habitants en fonction de leur apparence empirique (voir Jean 8, 15 s ; 7, 24) mais comme le Créateur a voulu qu'ils soient, son regard perce les masques pour arriver à l'être véritable. Spécifiquement, il ne regarde pas les humains comme divisés en différentes catégories, mais en tant que femmes et hommes tous appelés à être amis de Dieu et, par conséquent, amis les uns des autres. Jésus montre à tous de la confiance parce qu'il discerne le meilleur en chacun, il voit des êtres créés pour appartenir à la famille de Dieu. En Zachée, il ne voit pas le collecteur d'impôts malhonnête mais « un fils d'Abraham » (Luc 19, 1-10) ; en Lévi, autre collecteur d'impôts, un homme digne d'être un de ses intimes (Marc 2, 13 s) ; dans une femme de mauvaise réputation, quelqu'un qui « a montré beaucoup d'amour » (Luc 7, 36-50) ; dans une veuve sans moyens, celle qui a donné plus que tous les autres (Marc 12, 41-44). La foi et l'espérance de Jésus dans les gens ne proviennent pas de la naïveté (voir Jean 2, 24 s), comme on le voit dans son analyse percutante des motivations et du comportement de ses adversaires (voir par ex. Matthieu 23), mais de sa confiance totale dans les desseins d'amour de Dieu, qui se réaliseront – il en est sûr – inévitablement.

Vivre d'une telle confiance est tout sauf facile. Selon les normes d'un certain réalisme humain, un tel comportement ne peut que mener au désastre, et sûrement pas au succès d'après les critères de ce monde. Et la vie de Jésus n'a certainement pas été une réussite

en ce sens-là. Quelques conquêtes de la première heure, des foules enthousiastes qui réclamaient des avantages superficiels et se détournaient facilement quand les choses devenaient difficiles, des adversaires haut placés capables de manipuler l'opinion publique... l'histoire terrestre de Jésus se termine par la trahison, l'abandon, la torture et une mort ignominieuse. C'est uniquement la foi en un Dieu, dont la folie est plus sage que la sagesse humaine et la faiblesse, plus forte que la force humaine (1 Corinthiens 1,25), qui lui permettra de tenir le coup. Cette foi se révèle dans toute sa nudité peu avant sa mort, au Jardin des Oliviers (voir Matthieu 26,36ss). À ce moment-là, alors qu'il n'a nulle part où reposer la tête, sauf dans la volonté (momentanément indéchiffrable) du Père, Jésus y trouve effectivement un refuge – non sans un combat intérieur – et le courage de continuer son chemin. C'est par là qu'il nous a montré le sens le plus profond de la *pistis* – non pas quelque chose que nous posséderions, mais la Providence infallible de Dieu, accessible uniquement si nous abandonnons nos tentatives de voir clairement le chemin et de le déterminer par nous-mêmes. Par sa vie et par sa mort, Jésus a inséré cette *pistis* au cœur même de la condition humaine, ouvrant un chemin de vie que nous n'aurions jamais trouvé avec nos propres lumières.

Nous marchons dans la *pistis*

Par sa transparence à l'Absolu de Dieu, Jésus devient une « traduction » de cet Absolu dans une existence humaine. Il n'est donc pas étonnant que ceux qu'il rencontre voient

en lui quelqu'un qui n'est pas comme les autres, quelqu'un qui est porteur d'une Réalité à côté de laquelle, en comparaison, tout pâlit. « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » (Marc 2, 12).

Jésus est donc le trésor pour lequel une personne est prête à vendre tout ce qu'elle possède. Des pécheurs ordinaires, surpris au milieu de leur travail, quittent maison et famille pour le suivre (Marc 1,16-20). Ils ne peuvent pas imaginer ce que l'avenir leur réserve, mais ils se sentent plus confiants en la compagnie de cet homme, allant vers l'inconnu, que dans une vie rangée qu'ils auraient choisie eux-mêmes. Pas à pas, ils apprennent à marcher dans la confiance, la confiance que leur Maître leur ouvre le grand dessein de Dieu et que sa Voie est le chemin vers la vie véritable (voir Jean 14,6).

La confiance des disciples en Jésus s'approfondit à travers des épreuves successives, des moments d'incompréhension et même de doute, suivis de nouveaux commencements. La plus dure de ces épreuves est son arrestation, sa condamnation et sa mort, qui apparemment qualifient sa vie d'échec total. Ici, la foi des disciples semble connaître une fin brutale, qui a conduit à leur dispersion (Matthieu 26,31.56; Jean 16,32) et au retour à leurs occupations précédentes (voir Jean 21,3). Si la foi était un simple acte ou une attitude humaine, ce serait la fin du récit. Leur foi en Jésus aurait bien été réduite à rien s'il n'y avait pas eu sa fidélité à lui, enracinée à son tour dans la *pistis* du Père, Source toujours jaillissante d'une vie plus forte que la mort. La fidélité de Dieu à ses desseins de vie, manifestée avant tout dans l'acte de ressusciter son fils de la mort, fait que Jésus n'abandonne jamais les siens, mais reste

avec eux « jusqu'à la fin des temps » (Matthieu 28, 20). Et c'est maintenant que la *pistis* qu'il leur a constamment enseignée et montrée se déploie pleinement : par leur foi, ranimée par une rencontre avec le Ressuscité, ils vivent dorénavant dans la certitude de sa présence malgré toutes les apparences contraires.

Quand saint Paul parle de la *pistis* par laquelle nous sommes justifiés, c'est-à-dire introduits dans une relation vivifiante avec Dieu, il ne se réfère pas en premier lieu à un acte humain de croire, à une « œuvre » plus efficace que les observances de la religion juive. Il songe à la *pistis* de Dieu (Romains 3, 3), manifestée à nous par la *pistis* du Christ (Galates 2, 16; 3, 22; Romains 3, 22; Philippiens 3, 9), qui éveille et soutient notre foi. Nos traductions ne donnent pas toujours la note juste. Dans le célèbre texte de Galates 2, 20, par exemple, Paul ne dit pas : « Je vis dans la foi au Fils de Dieu » mais plutôt « Je vis dans la foi qui est celle du Fils de Dieu », c'est-à-dire la *pistis* qui caractérise le Fils et vient de lui, qui est la sienne. Paul peut croire et vivre dans la foi parce qu'il a été saisi par le Christ (Philippiens 3, 12), son passé est mort avec le Christ et c'est maintenant le Christ qui vit en lui (Galates 2, 19). « Croire en Christ », c'est abandonner ses propres certitudes pour s'appuyer sur le Roc du Christ, mais c'est aussi pouvoir vivre de la foi parce qu'on est « en Christ ». C'est la logique des sacrements, foncièrement différente de notre logique linéaire humaine : si d'un côté le baptême est une expression de notre foi, de notre oui au Christ, il est encore plus vrai de dire que nous pouvons croire parce que nous avons été baptisés, c'est-à-dire plongés, dans la *pistis* divine. La *pistis* de Dieu manifestée dans le Christ

Jésus par l'Esprit Saint vient en premier lieu, non pas chronologiquement mais ontologiquement : le Trésor est là avec sa puissance d'attraction avant qu'on puisse le trouver, ou même le désirer. C'est seulement plus tard, par un regard rétrospectif, que les disciples sur le chemin d'Emmaüs constateront que le Ressuscité était avec eux tout le temps et que leurs cœurs étaient brûlants en chemin (Luc 24, 32).

Et enfin, quand nous nous appuyons sur la *pistis* de Dieu manifestée dans le Christ, à notre tour nous devenons des témoins de la Réalité unique qui demeure lorsque tout fait défaut (voir Marc 13, 31). C'est la confession de Pierre (Matthieu 16, 13-19) qui l'indique de façon emblématique : quand il vient à discerner en Jésus l'Oint de Dieu, Simon reçoit le nom nouveau de « Roc » (*Kephas*). Et il ne le reçoit pas en tant qu'individu, mais comme porte-parole de la communauté des croyants, l'Église. C'est dans la mesure que cette communauté ne vit pas selon ses propres critères humains (« la chair et le sang »), mais en suivant les impulsions de l'Esprit de Dieu, qu'elle rend présente une nouvelle façon de vivre qui possède une puissance d'attraction inédite. Dans l'existence de femmes et d'hommes ordinaires rassemblés par le Christ et vivant de l'Évangile, des gens découvrent le Trésor caché, la Perle de grand prix, le Roc sur lequel peut se construire une vie qui donne un bonheur durable et véritable. Quand nous apprenons à marcher dans la *pistis* plutôt que de suivre notre propre vision des choses (voir 2 Corinthiens 5, 7), nous devenons des témoins fiables de la puissance et de la beauté de l'amour divin. Dans et à travers nos faiblesses et nos limites humaines, la *pistis* divine entre dans la trame

de l'histoire humaine, comme source d'une continuité
dans l'espace et dans le temps, comme vie de communion
qui ne peut ni décevoir ni échouer à jamais.